

## **IV. DERNIER SEMESTRE ET DIPLÔME D'ÉTAT (DEC. 44 À FEV. 45)**

**R**evenons à Octobre 44 ; après ce bref détour par Varsovie et à travers l'Allemagne de l'Est, je rejoignis, vers le 10 octobre, Berlin et la Luftwaffeakademie; mon arrivée ne fut pas très remarquée et le maréchal-des-logis, responsable du baraquement des étudiants en fin de scolarité, me félicita même pour mon galon (en France: sardine) de sous-officier; il contrôla mon livret militaire et m'attribua une chambre provisoire où je fis la connaissance d'un médecin aspirant, militaire de carrière, Kurt Hollender. Je le connaissais de vue et il avait, semble-t-il, calmé ses camarades, lors des sévices contre mon co-thurne Laforet, que je retrouvai trois jours plus tard. L'administration avait d'autres chats à fouetter que de contrôler des signatures et les gribouillis de mon livret et tout se passa pour le mieux.

Les jours suivants, je pris mes inscriptions pour le 12e semestre et le diplôme d'État, dont les épreuves orales, d'après le planning de la faculté, devaient commencer fin décembre et finir vers la mi-janvier.

Tous les soirs, comme de coutume, nous avions une alerte aérienne et nous descendions dans le souterrain pour nous mettre à l'abri de quelques bombes lâchées par les Mosquitos, venus mettre à bas le moral des civils.

Ils interrompaient parfois une ligne du métro aérien, dont la maintenance était admirablement assurée par des équipes volantes, efficaces et rapides.

Le 15 octobre, je reçus ma première solde de sous-officier qui se montait à 15 RM<sup>1</sup> par quinzaine ; comme nous n'avions rien à dépenser cette solde trouva refuge dans mon sac et grossit quelque peu dans les mois qui suivirent...

\_\_\_\_\_ Mais ce petit viatique me fut d'un grand secours lorsque

1 Reichsmark

je voulus faire taper ma thèse d'ophtalmologie dont le sujet était « Traitement des plaies oculaires par éclat métallique- notion d'ophtalmie sympathique ». Je trouvais fin décembre, dans une soupenette d'un hôtel sordide de l'Anhalter-Bahnhof, station de métro, proche de la gare éponyme, une jeune dactylo qui accepta de taper ma thèse d'environ 100 pages à condition de lui fournir un kilo de chocolat...!! ! Inutile de dire qu'une telle denrée ne se trouvait pas en magasin et qu'il fallait trouver la filière du marché noir, en discuter le prix et aller chercher cette marchandise rare, dans des endroits un peu louches. Après de nombreuses recherches, je trouvais l'adresse d'un receleur de chocolat et de cigarettes dans un des quartiers les plus sordides de Berlin, celui de Wedding ; après avoir changé trois fois de métro, avoir marché dans des décombres et les éboulements des maisons détruites, je découvris dans un couloir étroit, un dépôt gardé par des colosses berlinois dont je ne comprenais pas un traître mot (patois berlinois). Le prix du kilo était de 120RM, soit presque tout le pécule que j'avais économisé... par force, depuis un an. Après avoir bien compté les billets, le vendeur me remit le paquet de cinq tablettes de 250 grammes de chocolat Meunier, dont je me souviens encore du mythique emballage blanc et vert, de récupération française sûrement. Je repartis par le même chemin, le cœur un peu plus léger, serrant sous le bras le prix de ma thèse ; durant toute mon odyssée, je n'ai jamais eu peur, les balles de mitrailleuses et les bombes alliées n'étaient pas faites pour moi, cette sensation... de courage ou plutôt cette inconscience était telle que je ne paniquais jamais et que je faisais les gestes nécessaires pour éviter le danger et survivre. En revanche, je n'en menai pas large dans ce petit couloir, sombre, éclairé par une ampoule blafarde et entouré d'individus sales et sanglés dans des capotes d'uniformes volés ; je revins dans des secteurs plus calmes et rencontrai la fameuse dactylo qui m'arracha le chocolat des mains et ne fit d'une plaquette qu'une bouchée. Elle accepta de faire le travail pour les premiers jours de février et me demanda encore un supplément de 50 RM.

N'ayant plus un sou vaillant, je lui promis de revenir le

lendemain avec le solde que je pourrais demander à mes amis de Wannsee. Ce que je fis deux jours après, en espérant qu'elle tiendrait parole et que le travail serait terminé pour début février (en trois exemplaires - il n'existait pas de photocopieuses à cette époque).

Entre-temps, je terminais le 12<sup>e</sup> semestre par des cours un peu particuliers aux facultés de médecine allemandes sous la tutelle nazie : théorie de la race, politique de repopulation, etc. Mes après-midi étaient consacrés à une révision des cours pour l'examen final, qui comportait une épreuve orale par matière, soit en tout 22 examens (médecine du travail, médecine interne, maladies infectieuses, chirurgie, ophtalmologie, stomatologie, oto-rhinolaryngologie, anatomopathologie, histologie, thérapeutique, traitement par médecines douces et naturelles etc.). Trois fois par semaine, j'allais dans le service d'anatomopathologie, dirigé par le Pr. Rössle que j'avais connu à Fribourg et qui avait été muté à Berlin pour prendre la chaire d'anatomie pathologique. Au cours d'un stage dans son service, je m'étais lié à un de ses assistants d'origine autrichienne et antinazi avéré ; il m'avait accueilli le 24 novembre avec ces mots «Strasbourg a été libérée par le général Leclerc» et moi, j'étais toujours à Berlin !!!!

Comme tout militaire qui décédait de maladies intercurrentes devait subir une autopsie pour déterminer la cause de sa mort, imputable ou non au service, l'institut était submergé de travail ; le prosecteur avait demandé à mon corps de me détacher trois après-midi par semaine pour l'aider. Mon travail consistait à examiner ce que l'on appelait dans le jargon de l'institut «les plats froids», à savoir tous les viscères d'un sujet : cœur, poumons, intestins, rate, foie, rein et cerveau ; muni de ces organes, je devais faire un compte rendu provisoire, qui était complété par un des trois seniors à la vue du dossier médical. C'est probablement dans cet institut que je pris goût à la confrontation anatomopathologique, si utile dans ma future spécialité, la radiologie.

Et lentement, nous nous acheminions vers la fin de cette guerre dans une ville de Berlin, presque totalement détruite ;

un sursaut des services du métro maintenait en état les transports en commun, malgré les incursions quotidiennes et nocturnes de l'aviation anglaise et les bombardements massifs, une fois par semaine, par une armada de B29, ces bombardiers alliés, qui ciblaient quartier par quartier la capitale.

Quant à la défense de Berlin, elle s'organisait autour du Volkssturm, composé d'hommes âgés, non mobilisables, et de jeunes issus de la Hitlerjugend (jeunesse hitlérienne) qui tenaient les postes de batterie antiaérienne.

Fin décembre, les étudiants du 12<sup>e</sup> semestre avaient reçu de la faculté de médecine un cahier contenant les dates des différents examens oraux et le nom des professeurs qui devaient les interroger ; en tout 22 examens ; les candidats devaient se présenter, en général par groupe de trois, entre 9h00 et 12h00 ou entre 13h00 et 18h00 ; deux examens par jour en moyenne, l'examen final devait avoir lieu vers fin janvier, date après laquelle on pouvait soutenir sa thèse ; malgré cette guerre totale et cette défaite qui s'annonçait très proche, malgré la désorganisation de l'armée, tout ce processus universitaire se passait dans les règles ; je ne décrirai pas tous les examens qui, dans l'ensemble furent classiques ; cependant, je ne peux pas m'empêcher de vous raconter par le menu, ceux de pédiatrie et de chirurgie.

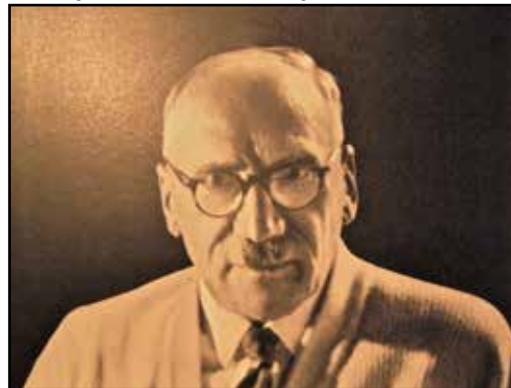
Le premier eut lieu à l'hôpital Robert Koch du nom de celui qui découvrit le bacille tuberculeux ; le trinôme, dont je faisais partie, se présenta dans le service de pédiatrie alors que la sirène annonçait un bombardement aérien ; le professeur nous demanda d'aider le personnel soignant à descendre les jeunes malades dans les abris construits dans les sous-sols du bâtiment.

Nous espérions que l'examen serait liquidé en quelques minutes. Les enfants installés, l'examineur nous dit «... et nous continuons » ; soudain, la porte de l'abri où nous nous trouvions fut brutalement soufflée par l'explosion d'une bombe plus proche. Le professeur me pria de redresser la porte, et de la caler par des gravats ; puis je revins m'asseoir

avec mes camarades et fus gratifié d'une question à laquelle je ne m'attendais pas : «Comment expliquez-vous à une jeune maman la recette de l'eau de riz, prescrite à son nourrisson, atteint d'une diarrhée non fébrile ? »

N'ayant pu répondre correctement à la question, il m'invita à venir dans son service entre 11h00 et 13h00 pour préparer dans la cuisine diététique la fameuse «eau de riz» et cela pendant 8 jours, période au bout de laquelle il signerait mon carnet de notes ; inutile de vous dire que cette obligation ne fut pas totalement respectée, les distances entre son hôpital et les autres étaient telles qu'il m'était impossible d'être présent tous les jours aux heures prévues. Une surveillante responsable de la cuisine diététique devait contrôler, sinon mes horaires, mais du moins ma présence ; le dernier jour, je fus reçu par le maître qui mit, en accord avec cette infirmière, sa signature au bas du fameux carnet.

L'examen de chirurgie fut beaucoup plus mouvementé ; nous étions convoqués le matin à 9h00 dans le service du Pr. Sauerbruch, célèbre chirurgien thoracique de l'hôpital « La Charité » ; c'était, à ma connaissance, le seul professeur qui se permettait de saluer les étudiants dans l'amphithéâtre par ces mots «Bonjour, chers collègues» et sans jamais faire le salut hitlérien. Sa réputation était telle qu'il pouvait se permettre cette attitude, inacceptable pour tout autre que lui. Ayant pris place dans une salle d'attente, proche de son secrétariat, nous étions très anxieux, lorsque la secrétaire vint nous annoncer qu'il était dans l'impossibilité de nous examiner, car il devait partir à Magdebourg, à 120 kilomètres de Berlin, pour une intervention urgente.



Cette défection bousculait tout notre planning et notre groupe s'arma de courage pour implorer de la secrétaire de nous trouver un autre horaire ou un autre examinateur parmi ses collaborateurs.

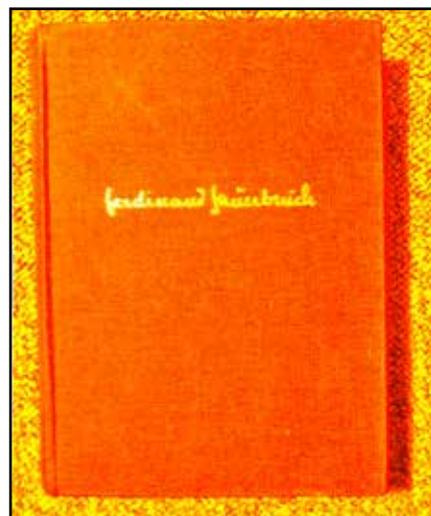
Une jeune femme de passage entendit notre supplication et se présenta à nous comme son anesthésiste... et son épouse... Elle nous pria d'attendre son intervention auprès du grand patron. Elle revint nous dire qu'il acceptait de nous interroger mais dans sa voiture, au cours du trajet Berlin-Magdebourg. Nous primes donc place dans une «HORCH», splendide limousine de luxe allemande (célèbre marque de voitures allemande qui devint après la guerre la marque «Audi», nom qui est la traduction latine de «Horch», «écoute» ) ; le chauffeur était séparé du compartiment arrière par une glace, la banquette arrière, moelleuse était en cuir Chesterfield et devant le maître, trois strapontins sur lesquels nous primes place ; la voiture partit aussitôt en empruntant l'autoroute et ses multiples déviations dues aux bombardements.



Le professeur nous interrogea tour à tour et comme l'un de nous, n'avait pas pu répondre, il fit arrêter la voiture et renvoya le malheureux vers Berlin. Comment ? Ce n'était plus son affaire et les questions continuèrent à tomber entre les deux candidats restants ; à 60 kilomètres, à mi-chemin, le deuxième camarade subit le même sort et je restais le dernier des Mohicans sur la sellette... et sur le strapontin du milieu. «À nous deux, me dit-il en me demandant mon livret militaire, d'où venez-vous? Vous avez un léger accent badois.» Après avoir ouvert mon livret, il s'étonna « Que faites-vous encore ici? Votre pays est libéré ; je sais que, depuis le putsch, c'est plus difficile!!»

C'est en devisant gravement sur la fin de la guerre que nous atteignîmes Magdebourg. Il me demanda d'être son aide-opérateur ; je dus me laver deux fois les mains, car il était très strict quant à l'asepsie ; puis il continua de m'interroger au cours de l'intervention ; enfin, je partageais un frugal repas

avec lui et sa femme ; ayant contrôlé mon carnet de route, il s'aperçut que je devais subir l'examen de psychiatrie chez le Pr. de Crinis: «Malheureux, avec votre nom, vous allez vers un échec, aussi francophobe que je suis antinazi, il dévore un français au petit déjeuner ; je vais donc vous envoyer chez mon ami le Pr. Hoffman dont le collaborateur, son oberartz, est habilité à faire passer les examens de psychiatrie»; il régla la question par deux appels téléphoniques ; l'un à son ami Hoffmann et l'autre au secrétariat de la faculté, pour prévenir de l'échange des examinateurs. Après la défaite allemande, le professeur Sauerbruch fut nommé maire de Berlin-Ouest par les Alliés ; je n'ai jamais pu communiquer avec lui malgré diverses tentatives, jusqu'au jour où sa femme, après son décès, reçut une de mes lettres et m'envoya le livre de ses mémoires, écrit pendant sa trop courte retraite.



Entre-temps, j'avais récupéré les copies de ma thèse, tapées par la fameuse secrétaire, logée dans le restaurant de la Gare ; je les avais transmises au secrétariat de la faculté afin de pouvoir la soutenir, après le diplôme d'État.

Je terminais, avec mes deux acolytes, les examens en temps voulu. Le 28 février 1945, je reçus du secrétariat de la faculté la fameuse Peau d'Âne, mention bien, datée du 24 février 1945, gravée d'une croix gammée, surmontée d'un aigle, signée du président de la police de Berlin et pour laquelle nous avions tant ramé, nous faulant entre les bombes du soir et celles du matin.

Nommé sous-officier en août 44, j'étais apte, six mois plus tard à recevoir le galon de sergent-



chef (deux étoiles et un caducée) mes collègues étaient tous aspirants et seraient nommés lieutenant<sup>2</sup> dès l'examen passé ; dans le camp, chacun attendait d'un moment à l'autre une affectation, soit sur le front russe qui se rapprochait, soit sur le front de l'Ouest ; après la tentative de décembre 44 pour désenclaver les divisions allemandes en Hollande et son échec, l'amiral Dönitz essaya, mais en vain, de conclure un armistice séparé avec les Alliés pour se retourner avec toutes ses réserves contre l'envahisseur russe.

La situation à Berlin devenait de plus en plus critique, malgré la main de fer du nouveau commandant de Berlin, Himmler, qui n'hésitait pas à faire fusiller tous les récalcitrants. À partir de mi-février, les communications berlinoises étaient devenues très difficiles, aussi les différentes démarches pour

soutenir une thèse en médecine s'avéraient impossibles; à ma connaissance, aucun collègue de ma compagnie n'a pu la soutenir ; comme le spécifiait notre diplôme, marqué d'une croix gammée, nous étions sacrés «médecin» mais pas «Doc-

teur» ; je passai à Wannsee pour revoir l'ami de mon père dont la fille aînée s'apprêtait à quitter la capitale et rejoindre sa sœur cadette déjà loin de Berlin. Au cours de cette visite, je fis connaissance avec une de leur voisine antinazie ; elle travaillait au secrétariat d'Himmler, devenu maintenant responsable de la défense de la capitale.

Vers le 10 mars, certains de mes camarades furent affectés à un hôpital non loin de Berlin. Quant à moi, je continuais régulièrement à pratiquer les autopsies dans l'institut d'anatomopathologie qui avait demandé la prolongation de mon affectation. Un nouveau bombardement de jour eu lieu vers le 20 mars détruisant une partie de l'institut qui se réfugia au sous-sol dans des locaux mal aménagés. Mon affectation

2      médecin-assistant chez les Allemands



devait prendre fin le 25 mars. La direction de l'académie, mot pompeux dont était affublé notre camp, se décida à envoyer, vers l'ouest, les médecins "assistants" (sous-lieutenant) fraîchement nommés, en commençant par les militaires de carrière ; les réservistes, comme moi, seraient envoyés à l'est ; on ne pouvait plus parler de Russie, puisque les Russes étaient déjà en Pologne et s'approchaient de Frankfort-sur-l'Oder.

Sans nouvelle de ma convocation pour soutenir ma thèse, je reçus de l'administration militaire une note me prévenant qu'elle m'enverrait sous peu ma nouvelle affectation avec le grade de sergent-chef, faisant fonction de médecin-auxiliaire. Le 28 mars, elle me remit ma feuille de route pour un hôpital situé près de Stuttgart à Kirsheim-Teck, ville que je devais rejoindre le 30 mars.

Malheureusement, Himmler, commandant en chef de Berlin avait décrété qu'aucun soldat ne quitterait la capitale sans un sauf-conduit, signé par lui ou son secrétariat. Il n'était donc plus question de rejoindre mon unité de Stuttgart et il fallait s'attendre à une lutte acharnée contre les Russes à laquelle je devrais prendre part... À moins d'obtenir le sauf-conduit, indispensable, car tout fuyard était passé par un tribunal d'exception et fusillé comme traître.

Le 29 mars au soir, je parvins à joindre par téléphone mon ami de Wannsee, André Hug, et Loti (diminutif de Liselotte), la fille du voisin, employée au secrétariat d'Himmler. Ayant pris contact avec celle-ci, elle m'assura pouvoir faire tamponner ma feuille de route par le secrétariat en question. En revanche, elle me conseilla de quitter Berlin dès la réception du sauf-conduit, pour éviter tout contrôle et recoupement. Comme convenu, je lui transmis ma feuille d'affectation le 30 mars, qui fut signée le lendemain ; elle me donna rendez-vous à la gare de Postdam, à 18h00, le 31 mars 1945.

Je fis mes adieux à mon ancien camarade Laforet aussi discrètement que possible, je sortis du camp avec mon sac à dos, la sacoche de cuir (ci-



contre) que l'armée attribuait à chaque médecin et ma valise qui ne m'avait jamais quitté ; je pris le métro aérien qui venait d'être à nouveau mis en service et retrouvai cette miraculeuse secrétaire à Potsdamerbahnhof, avec ma feuille de route contresignée. Elle m'apprit également que les armées alliées avaient franchi le Rhin à Strasbourg et seraient bientôt à Stuttgart... C'est avec émotion que je la remerciais pour son courage et sa sollicitude à mon égard ; je l'embrassais chaleureusement - elle le fit amoureusement, car elle était, d'après les dires d'André Hug, tombée follement amoureuse de moi !!! Encore tout étonné de ce baiser brûlant, je rejoignis les quais de la gare à la recherche d'un train pour l'ouest ; tout militaire devait obligatoirement passer au bureau de la Feldgendarmrie pour contrôler sa feuille de route, contresignée par le secrétariat d'Himmler. Dans la pénombre, le préposé au contrôle crut avoir affaire à un médecin capitaine (même épaulette à 2 étoiles et caducée tressée, mais non galonnée comme la mienne) et m'enjoignit d'occuper le compartiment réservé au médecin du train, le dernier en partance pour Ulm.



Je trouvai rapidement le fameux compartiment, indiqué par une pancarte «Zugartz» (médecin du train), où je m'installais avec mes bagages après avoir enjambé des sacs à dos, les valises et les paquets des nombreux officiers supérieurs qui fuyaient la capitale... et les Russes !!!

Muni du tampon de la Feldgendarmrie, m'attribuant le compartiment réservé au médecin du train, je n'eus aucune difficulté à m'installer, malgré les officiers supérieurs qui obstruaient le couloir. Pour plus de vraisemblance, je sortis la fameuse trousse médicale que je conserve comme un précieux souvenir ; j'attendis l'arrivée d'un autre médecin probablement titulaire de la place ; aucun confrère ne s'étant présenté, je crus bon de choisir, parmi les nombreux occupants du train, un sergent-infirmier pour m'aider en cas d'incident et faire l'inventaire de la réglementaire trousse d'urgence du wagon ;

le train s'ébranla vers 23h00, quelques minutes avant l'alerte indiquant la venue quotidienne et nocturne des aviateurs anglais qui nous rappelaient que nous étions bien en guerre totale.

Le voyage jusqu'à Stuttgart se fit en deux jours avec de multiples arrêts et de fréquentes alertes aux bombardements, agrémentées de distribution de comprimés d'aspirine et de renouvellement de pansements à quelques blessés. Comme les occupants du train étaient plutôt des officiers supérieurs que des hommes de troupe, j'avais enlevé ma veste, mis un brassard de Croix-Rouge indiquant mon appartenance aux services de santé, sans visibilité de mon grade. Mais la discipline allemande étant toujours de rigueur, aucun demandeur ne fit de remarques concernant la place que j'occupais. Et les galons que je portais !! Décidément, jusqu'à la fin de ce cauchemar, j'aurais donné le change, la fonction primant le grade ! Dès l'arrivée du sergent infirmier, nous avons fait l'inventaire de la mallette d'urgence, située sous la banquette ; elle contenait tous les instruments, pansements, bandage, désinfectants, prévus par l'armée. Mon aide, très rodé au renouvellement des pansements, faisait parfaitement son travail. Pour ma part, je craignais surtout les incidents cardiaques, infarctus, pneumonie, œdème du poumon chez les colonels ou généraux en âge d'avoir de telles pathologies ; heureusement, ce ne fut pas le cas... Il ne faisait ni froid ni chaud... Le climat était de saison. J'arrivais à Stuttgart le 3 avril au matin après avoir remercié mon compagnon de route pour son aide. N'ayant aucune idée de la géographie de la région, je me pointais à l'hôpital principal de Stuttgart et m'adressait au médecin-chef ; celui-ci s'étonna de recevoir, depuis quelques jours, de nombreux médecins, militaires de carrière ou réservistes envoyés par les unités, stationnées à Berlin ou dans l'est de l'Allemagne ; ayant contrôlé mon affectation à l'hôpital de Kirchheim-Teck, il me montra une carte de la région et me confia une vieille Mercedes, stationnée dans la cour de l'hôpital, et me souhaita bon voyage. La jauge d'essence indiquait 20 litres et la distance à parcourir était de 40 kilomètres ; j'avais donc

quelque chance de parvenir au but assigné par mon ordre de mission.

Malheureusement à 20 km de Stuttgart, dans le Jura souabe, la gendarmerie me fit rebrousser chemin, car le «train» devait faire sauter un pont sur la rivière, obéissant aux ordres de l'Hitler, «la terre brûlée». Je fis donc demi-tour pour emprunter une déviation et fus arrêté dans mon élan par un barrage de WaffenSS qui voulurent me confisquer la voiture ; ayant constaté le peu de carburant dans le réservoir et l'absence de jerrycan de réserve, ils me laissèrent passer après une longue discussion et j'atteignis, quatre heures plus tard, par des chemins détournés, l'hôpital de campagne, installé dans une ancienne clinique de 100 lits. À ma surprise, j'y retrouvai deux médecins de l'académie de Berlin l'un qui m'était inconnu, l'autre qui faisait partie de ma baraque et avait passé le diplôme d'État en même temps que moi, Kurt Hollender; curieuse coïncidence, j'avais commencé mes études de médecine à Fribourg avec un collègue strasbourgeois Hollender et finissais mes études avec un Allemand homonyme!!!

L'hôpital était rempli de blessés et de soldats malades. Nous étions tous les deux en surnombre ; la Luftwaffe n'a jamais manqué de personnel de santé ; Goering, avec sa folie des grandeurs, avait recruté un nombre impressionnant de médecins et j'ai enfin compris pourquoi j'avais pu passer mes derniers semestres à Berlin et préparer le diplôme d'État sans trop de difficultés. N'ayant aucune activité médicale, nous donnions quelques cours aux infirmières le matin, nous réservant l'après-midi pour sillonner les environs et chercher le moyen de prendre contact avec les habitants pour leur laisser nos affaires et réduire nos bagages. Un jour, j'allai jusqu'à Göppingen, situé à 20 kilomètres de l'hôpital et y rencontrai sur la place de l'hôtel de ville des Alsaciens qui avaient été expulsés de Mulhouse et que l'on avait ramenés de la frontière polonaise ; je reconnus un médecin de Mulhouse, le Dr. Gossel; il était très fatigué et lui ai rapporté de quoi se nourrir ; je lui avais laissé une petite mallette avec des photos, de la correspondance et quelques carnets espérant

qu'il pourrait me les rapporter mais je me faisais des illusions. J'avais envisagé un moment de me joindre à eux pour rentrer au pays mais je craignais une indiscretion de la part de mon acolyte qui avait compris que la guerre était sur le point de se terminer malgré les exhortations radiodiffusées de Goebbels.

En rentrant, nous avons pu prendre contact avec une jeune femme qui travaillait dans les cuisines de l'hôpital et qui habitait une maison dans le voisinage; nous avons l'intention de lui déposer la moitié de nos bagages ; chacun avait, outre son sac à dos, une valise; le lendemain, nous déposons, moi, ma petite valise et mon camarade, une grosse cantine contenant des bottes, des vareuses, des pantalons de cheval, ses uniformes d'officiers, ses appareils de photo. Mes affaires étaient moins lourdes et comportaient un manteau et quelques effets personnels auxquels je tenais; le 15 avril, les Russes étaient dans les faubourgs de Berlin et l'armée Patton avec la première armée de de Lattre de Tassigny étaient devant Stuttgart. Le médecin-chef décida d'expédier les deux plus jeunes médecins et un infirmier vers le sud, vers Kempten et Constance.